

Révolution ! Ou pas...

Bruno Dequen

Number 180, December 2016, January 2017

L'année cinéma 2016 — Figures de résistance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84261ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dequen, B. (2016). Révolution ! Ou pas.... *24 images*, (180), 16–17.

RÉVOLUTION! OU PAS...

par Bruno Dequen



Nocturama (2016)

Depuis des années, les phénomènes de radicalisation hantent le monde occidental. Si le cinéma français s’y est sporadiquement intéressé – on peut penser notamment au *Hadewijch* de Bruno Dumont ou à *La désintégration* de Philippe Faucon – l’année 2016 promettait de remettre ce sujet de l’avant à travers deux films mettant en scène de jeunes révolutionnaires-terroristes : *Nocturama* de Bertrand Bonello et *Ceux qui font les révolutions à moitié n’ont fait que se creuser un tombeau* de Mathieu Denis et Simon Lavoie. Or, si leurs approches sont radicalement différentes, ces deux œuvres sont d’autant plus troublantes qu’elles refusent à la fois tout positionnement moral et toute réflexion véritable sur la pensée révolutionnaire ou le terrorisme.

Nocturama est un film aussi limpide que difficile à cerner. Scindé en deux parties distinctes, il observe grâce à une mise en scène impressionnante de virtuosité les préparatifs et l’accomplissement d’un multiple attentat terroriste dans Paris, organisé par une bande de jeunes issus de milieux divers, et leur nuit passée à se cacher dans un grand magasin pour éviter la police. La première partie, pratiquement dénuée du moindre dialogue, suit avec une rare fluidité les multiples déplacements au cœur de Paris et les actions simultanées du groupe. Propulsée par une musique électronique tendue et l’affichage à l’écran de l’heure précise de chaque action, cette section fait preuve d’une maestria technique, entre Robert Bresson – pour l’enchaînement des gestes – et Michael Mann – pour la parfaite chorégraphie de l’action –, qui impose Bonello comme un nouveau grand du cinéma d’action. Le mouvement perpétuel et maîtrisé fait ensuite place à l’engourdissement sans but d’une nuit d’attente au cœur d’un temple de la consommation. Et le film d’action se transforme alors en un croisement entre un film de maison hantée – par des mannequins sans vie et des fantômes, car oui, il y aura des fantômes – et le *Dawn of the Dead* de Romero.

Disons-le d’emblée, *Nocturama* ne peut que décevoir ceux qui attendaient de Bonello une réflexion sur les attentats récents qui ont secoué la France. Écrit et réalisé avant ces événements, le film se présente davantage comme une fiction visionnaire. Outre le fait qu’il refuse de psychologiser ses personnages, le cinéaste prend

bien soin de faire de son groupe un melting-pot indéfinissable d’aspirants à sciences-po, de jeunes de banlieue, d’étudiants de classes préparatoires et de trentenaires sans emploi stable. Mis à part un certain dégoût envers les travers évidents du néolibéralisme (ils attaquent entre autres un conglomérat qui vient d’annoncer des licenciements), rien ne semble guider leurs gestes. Bonello va d’ailleurs même jusqu’à manipuler les attentes du spectateur à cet égard par une scène en flash-back retraçant la première réunion du groupe qui n’est rien de plus qu’une soirée d’alcool et de danse. Est-ce à dire que le film se complait dans une superficialité assumée ? Rien n’est moins sûr.

Dernier volet d’une sorte de trilogie autour de la crise de la modernité (après *L’Apollonide* – *Souvenirs de la maison close* et *Saint Laurent*), *Nocturama* dresse plutôt le portrait d’une époque troublée qui ne semble plus vouloir prendre fin. Cinéaste démiurge, Bonello donne de prime abord l’impression d’imposer son regard aux personnages. Pourtant, il serait plus juste d’affirmer que son style imposant, fait de sublimes mouvements de caméra montés avec un sens du rythme indéniable, n’est en fait que le reflet des aspirations aliénantes de ses jeunes terroristes. S’ils sont incapables de formuler le moindre discours, une seule chose les unit : ils veulent faire partie de l’Histoire. D’où la destruction de symboles forts tels que la statue de Jeanne D’Arc de Frémiet. D’où la première partie où ils s’imaginent acteurs de leur propre film d’action. « Ça devait bien arriver un jour »,

déclare une passante à l'un des jeunes sorti fumer une cigarette, affublé d'un costume à la James Bond volé dans le magasin. Or, la véritable tragédie que décrit Bonello est que, si tout cela est peut-être vrai, tout cela ne sert tout de même à rien.

À mesure que la nuit progresse et que les forces policières préparent un raid aussi efficace que sans pitié, le groupe se vautre dans ce symbole de surconsommation qu'est le grand magasin. Dans une scène aussi courte que mémorable, l'un d'entre eux se rend même compte qu'il porte les mêmes vêtements que l'un des mannequins de l'endroit. Cette dernière partie pourrait être d'un cynisme condescendant sans fond si le cinéaste ne portait pas une réelle attention aux regards et aux gestes d'angoisse, de solidarité et d'affection de ses personnages. Refusant de détourner les yeux des atrocités qu'ils ont perpétrées, Bonello refuse tout autant de limiter leurs existences aux gestes commis. Certes, un tel parti pris conceptuel peut profondément irriter. Après tout, la profonde complexité des enjeux sociaux, économiques, politiques et culturels qui ont donné naissance à de nombreux mouvements de radicalisation récents est totalement évacuée du film. Et le cinéaste, toujours à la recherche d'une *scène cinématographique*, n'évite pas toujours de tomber dans l'instrumentalisation des situations à des fins spectaculaires (après une performance déguisée sur *My Way*, une danse désespérée sur *Call Me* n'était pas indispensable). Cependant, en faisant le pari d'une œuvre volontairement intemporelle et apolitique, Bonello parvient à capter comme nul autre le destin tragique d'une jeunesse égarée qui ne croit plus au monde, qui pense, à tort, pouvoir le changer à l'aide de quelques explosions et qui va mourir sans laisser aucune trace.

Ce mal-être dans le monde est également au cœur de *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*. Postface imaginaire du Printemps érable, le film de Denis et Lavoie suit les agissements de quatre jeunes insatisfaits de cette « révolution avortée ». Groupuscule révolutionnaire autoproclamé, le groupe ne jure plus que par la révolte armée et l'action directe. Œuvre à l'esthétique disparate, mélangeant allègrement performances théâtrales, extraits de citations d'auteurs et de penseurs célèbres, images d'archive de la crise étudiante et scènes parfois dignes d'un téléroman, le film est aussi ambitieux que volontairement contradictoire. Tout comme Bonello, Denis et Lavoie refusent à leurs personnages la moindre réflexion. Mis à part Klas Batalo, transgenre aux origines inconnues et de loin le personnage le plus touchant et intrigant du film, tous sont des Blancs issus de la classe moyenne et/ou supérieure, et leur seul point commun est une rage intarissable envers leurs parents – le prérequis de nombreux personnages de fiction québécois – et la société contemporaine.

Loin d'en faire des héros, les cinéastes s'attardent plutôt à observer le fonctionnement problématique d'un groupe qui reproduit à la lettre, selon un principe de radicalisation nécessaire, des rapports de pouvoir dégradants et totalitaires. Accumulant les « scènes-chocs » d'humiliation volontaire, le film problématise d'emblée la dynamique et l'idéologie de groupe des personnages. Refusant toute nostalgie, ils sont d'ailleurs pris au piège par des cinéastes qui, eux, accumulent sans fin les illustres citations et autres références musicales du passé. Face à leur mutisme, de nombreux adultes expriment clairement et patiemment leurs points de vue. C'est à se demander si le titre du film, au lieu de rester fidèle à Saint-Just,



Ceux qui font les révolutions n'ont fait que se creuser un tombeau (2016)

ne devrait pas plutôt être *Ceux qui font les révolutions n'ont fait que se creuser un tombeau*.

Ainsi, comme chez Bonello, Denis et Lavoie refusent d'explorer l'idéologie profonde de leurs personnages. Seul le mal-être semble motiver leurs actions. À cet égard, ils se situent clairement dans la lignée du protagoniste confus et enragé de *Laurentie*. Ceci dit, les conséquences d'un tel parti pris ne sont pas les mêmes dans *Ceux qui font les révolutions*. Contrairement à *Nocturama*, qui se détache volontairement de toute actualité ou fait divers précis, *Ceux qui font les révolutions* est profondément ancré dans l'actualité et présenté ouvertement comme un hommage ou une réflexion sur les conséquences des révoltes de 2012, qui sont d'ailleurs revisitées à l'aide d'archives. Dans un tel contexte, la volonté des cinéastes de refuser de s'engager avec un véritable discours révolutionnaire pose problème. D'une part, cette approche nie la profonde diversité des réflexions qui ont agité le Printemps érable. Toute possibilité de remise en question du statu quo effectivement démoralisant dans le Québec actuel est évacuée au profit d'une énième exploration d'une « certaine jeunesse » désillusionnée et enragée. D'autre part, le film réduit la radicalisation à un simple geste de frustration et de colère confuse (envers les banques, la société, et – surtout – papa ou maman). Enfin, une tension irréconciliable est à l'œuvre dans ce projet qui semble avoir été davantage conçu comme une œuvre de *cinéma radical* qu'une réaction réfléchie au contexte actuel. La révolution s'efface au profit du *performance art*.

Éclaté et frustrant, toujours sur le bord de s'effondrer sous le poids de sa prétention, *Ceux qui font les révolutions* n'en réussit pas moins à s'affirmer comme un véritable cri de rage nécessaire et solidaire de la part de tous ceux qui ne supportent plus l'immobilisme de notre société actuelle. Comme dans *Nocturama*, l'absence volontaire de réelle réflexion sociopolitique fait de ces œuvres non pas des pamphlets, mais de véritables eulogies d'un profond pessimisme. Sans réel projet de société, sans vision d'avenir, les actions ne pourront que s'éteindre dans la nuit, nous disent Bonello, Denis et Lavoie. Ces cinéastes nous dévoilent une impasse, un monde qui engloutit tous ceux qui tentent de lui résister. S'ils ont su faire un portrait désenchanté fulgurant de notre époque, celui-ci s'est fait au détriment d'une réelle pensée politique. Ceux qui font les révolutions... se font encore attendre. ²⁴

Nocturama a été présenté au Festival Cinémania. *Ceux qui font les révolutions...* a été présenté au Festival du nouveau cinéma et prendra l'affiche le 3 février 2017.